

vaste empire se glorifier d'avoir donné au monde une héroïne de charité en la personne de Miss Nighiingale ? Laissons le Protestantisme s'extasier devant son chef-d'œuvre, et s'épuiser en loanges, et en ovations en faveur de sa fille unique et bien-aimée ; nous trouvons dans nos Hospices cent exemples d'un dévouement moins prôné peut-être, mais pour le moins aussi modeste et aussi pur.

Mais est-il surprenant que Ville-Marie soit si riche en anges de charité qui consacrent leur vie entière à essuyer les larmes et à consoler la souffrance, puisque chaque famille est une école de charité et de bienfaisance, où la mère apprend à son enfant, dès l'âge le plus tendre, le bonheur que l'on goûte à faire des heureux ?

Un orphelin se trouve-t-il privé de tout appui ? aussitôt un parent éloigné, quelquefois même un voisin pauvre, et chargé d'une famille nombreuse, le reçoit à bras ouverts et le nourrit comme un de ses enfants. Permettez-moi de vous en citer un exemple bien touchant, qui remonte à une dizaine d'années. A la suite du terrible fléau qui jeta sur les rives de notre cité tant d'orphelins Irlandais, on en rassembla un nombre considérable dans un asile provisoire, appelé la Salle St. Jérôme ; puis, on invita le peuple de Montréal à adopter ces pauvres enfants abandonnés. Cet appel fut entendu ; les mères de famille se présentèrent avec empressement ; on croit voir une armée victorieuse qui court au pillage d'une ville emportée d'assaut ; on se dispute, on s'arrache ce précieux *butin* ; en deux jours la salle était vide ; plus de deux cents orphelins avaient trouvé une famille et une mère (1).

Que ne puis-je ici développer à vos regards et à votre admiration le récit des larmes essuyées, des pauvres honteux secourus, des enfants retirés du vice et de la misère, en un mot de toutes les bonnes œuvres que la bienfaisance chrétienne produit journellement dans notre cité et dans ses vastes faubourgs ! Mais, fidèle au précepte du divin Maître, le Montréaliste veut que sa main gauche ignore ce que fait sa main droite ; et il n'est pas moins ingénieux à cacher sa charité que généreux à proclamer sa foi. Nous connaissons une partie de ces pieuses largesses, nous Prêtres du Seigneur, dépositaires des secrets de leur conscience, et confidents de leurs charitables projets ; mais nous ne pourrions, sans une indiscretion compable, déchirer le voile mystérieux dont leur modestie aime à s'envelopper : Dieu seul, voilà le témoin dont ils ambitionnent les regards et dont ils attendent leur récompense !

Cependant, comment pourrais-je passer entièrement sous silence la Société de St. Vincent-de-Paul ? Cette belle institution n'est pas née à Montréal, il est vrai ; mais à peine y fut-elle connue, qu'aussitôt elle s'y trouva établie et comme naturalisée. Après avoir pourvu, par un travail consciencieux, aux devoirs que lui impose sa position de fonctionnaire public ou de chef d'une famille, le membre de la Société de St. Vincent-de-Paul ne connaît point de plus douce récréation pour charmer ses loisirs, que de soulager l'indigence. Le voyez-vous s'enfoncer dans une ruelle sombre et écartée ? que porte-t-il ainsi mystérieusement sous son bras ? C'est un pain destiné à nourrir une troupe d'enfants affamés ; ce sont des remèdes préparés pour un malade ; ce sont quelques petites douceurs avec lesquelles il va faire un régal à un pau-

vre convalescent dont l'estomac affaibli et dégoûté ne peut encore supporter la nourriture grossière de la famille. Mais suivons-le dans cet escalier obscur, et pénétrons avec lui dans ces greniers étroits et délabrés où plusieurs familles viennent s'entasser, et mettre en commun leurs souffrances et leurs misères. Là, il s'informe avec discrétion de leurs besoins, devine ce qu'on aurait honte de lui dire, distribue et promet des secours à ces infortunés, les console dans leurs découragements ; et après avoir gagné leur confiance par sa tendre et sincère compassion, il rappelle à la pratique de la Religion, qui seule peut adoucir leurs souffrances, des malheureux que l'excès de la misère a aigris et jetés dans le désespoir.

Oh ! qu'elle est pure dans son principe, qu'elle est touchante dans ses effets la charité chrétienne à Ville-Marie ! ce n'est pas cette philanthropie instinctive et sentimentale, qui croit avoir fait une œuvre héroïque quand elle a donné une part de son superflu pour soulager les misères étalées devant ses yeux ; c'est une charité ingénieuse, sans cesse à la recherche pour découvrir la souffrance qui se cache ; une charité généreuse, qui sacrifie tout, jusqu'à la santé et la vie pour le soulagement du malheur ; une charité éclairée, qui, avant d'agir, commence par se poser et résoudre ce problème : " avec les moyens dont nous pouvons disposer, avec les obstacles qui entravent notre " marche, produire la plus grande somme de bien possible." Oui, c'est à juste titre que Montréal peut revendiquer, pour ses citoyens, la bénédiction promise à ceux qui ont l'intelligence des besoins du pauvre et de l'indigent !

Je m'arrête : mon dessein n'était pas de présenter, à vos regards, une description complète de toutes les œuvres de Foi et de Charité, que la *Cité Catholique* a enfantées depuis deux siècles : j'ai voulu seulement planter des jalons et ouvrir la route, afin que d'autres approfondissant avec ardeur les annales de notre patrie, et s'en partageant les nobles pages, fassent connaître, en détail, les trésors de gloire que nos pères nous ont transmis, et que nous ne connaissons pas assez. Ce serait vraiment un spectacle aussi intéressant que glorieux pour tous les citoyens de Montréal, de voir l'histoire ancienne et contemporaine de leur patrie se dérouler à leurs yeux, dans une série de lectures comme dans une galerie de tableaux, où ils pourraient, à loisir, contempler et étudier l'un après l'autre les brillants faits d'armes, les institutions admirables, les grandes et saintes figures dont je n'ai pu que tracer en passant une rapide et imparfaite ébauche.

En attendant que ce noble monument soit érigé à la gloire de Ville-Marie, ma tâche est achevée ; il ne me reste plus qu'à résumer et à conclure. La colonie de Montréal a reçu du Ciel une belle et douce mission à remplir ; digne fille du Catholicisme, elle ne connaît point d'autre vocation que de briller comme un astre bienfaisant, au milieu des ténèbres de l'ignorance et de l'erreur, et de soulager tous les genres de souffrances. C'est dans ce dessein que Dieu l'a présentée, comme en spectacle, aux regards attentifs du Nouveau-Monde, qui voit en elle une vivante image de sa céleste mère, la Ste. Eglise de J.-C.

Chère cité de Montréal, que ta mission est magnifique ! Elle surpasse, autant en excellence, la vocation des cités guerrières ou marchandes, que le Ciel est élevé au-dessus de la Terre, et que les intérêts de l'Eternité l'emportent sur ceux du Temps ! Ne crains pas de marcher, la tête levée, au milieu des nations ; car, depuis ta naissance jusqu'à nos jours, tu n'as

[1] Les orphelins ne restèrent que six mois dans la maison St. Jérôme, c'est-à-dire depuis le mois d'Octobre 1847 jusqu'au mois de Mars 1848. Cette maison a disparu dans le déplorable incendie de 1852, 8 et 9 Juillet.